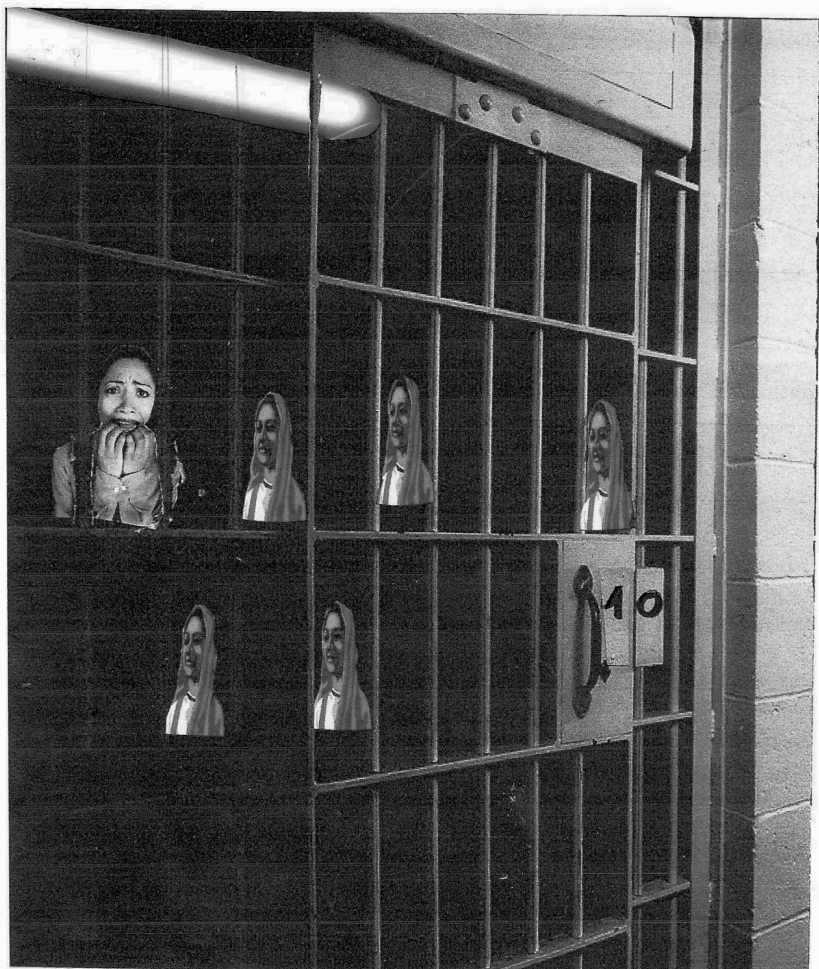


Pauline GIL

LINA, PRISONNIÈRE ARABE



Résumé

La Révolution des pays arabes s'est répandue comme une trainée de poudre, entraînant répression et terreur.

Cette histoire, basée sur certains faits réels connus de l'auteur, permet l'approche de la réalité destructrice de ce mouvement qui, au départ se voulait un changement « pacifique ». La quête de la liberté et d'ouverture vers un autre avenir se sont transformées en un chaos incontrôlable.

Une famille de classe moyenne, cellule de stabilité d'un pays au régime totalitaire, est entraînée dans l'horreur malgré elle, et cette histoire représente un cas parmi des milliers d'autres.

Ces milliers de réfugiés sur les routes de l'Occident voient leurs vies brisées.

Chaque situation est unique, mais leur espoir est immense et cet espoir les soutient dans les épreuves à surmonter jour après jour.

Quelle réponse donner à ces victimes pour passer de l'obscurantisme au respect de l'humain, dans un monde en pleine mutation ?

Première partie :..... l'horreur !

Deuxième partie :.....l'espoir !

LINA, PRISONNIERE ARABE

PREMIERE PARTIE

La forme cagoulée, menottée, une veste de cuir noir jetée sur les épaules, descend en titubant l'escalier aux marches hautes, poussée, tirée par deux hommes en uniforme. Les insultes pleuvent de dessous la cagoule sur un ton aigu et haut perché. C'est une femme ! Tirée, poussée, insultée. En réponse à ses cris, un des hommes stoppe la descente et assène deux coups de matraque dans le dos de la femme. Suffoquée, elle s'arrête, car au fur et à mesure de la descente des marches, une puanteur la saisit, et soudain, glacée et frissonnante, la terreur l'envahit.

Encore deux marches, quelques pas, une porte s'ouvre. On lui enlève les menottes, l'homme derrière elle lui arrache la cagoule et la pousse à l'intérieur. Le bruit de la porte et le bruit du verrou claquent dans la tête de la femme au point qu'une onde de choc se répand dans tout son corps en une vague de terreur. De longues minutes, elle reste collée, dos à la porte, comme si elle allait s'incruster dans le lourd métal. Pas un bruit, mais cette odeur atroce de pourri, de merde, de moisi dans laquelle elle est comme aspirée et dont le souvenir ne la quittera jamais plus.

Lina a l'impression d'être enterrée vivante et ses yeux cherchent des repères dans le noir. Son corps bouge et à part les deux coups de matraque reçus en descendant l'escalier, elle n'a pas été battue. Elle étire les bras de côté et rencontre très vite les parois de sa prison. Ses yeux, qui commencent à s'habituer à l'obscurité, distinguent une pâle lueur à deux mètres du sol. Bras en avant, quatre pas lui suffisent pour toucher le mur devant elle et buter dans un seau avec un bruit qui résonne et la pétrifie. Elle tend la main vers ce soupirail, comme une quête vers le monde du dehors, mais en plus des barreaux, un fin grillage, comme un entonnoir, a été fixé à l'intérieur de la cellule pour tenir la prisonnière à l'écart de l'ouverture, l'empêcher de passer la main entre les barreaux et filtrer les insectes. Ses pieds tâtonnent de gauche à droite sur le ciment pour éviter un obstacle. En effet, ils butent sur un tas de quelque chose de mou ; des couvertures empilées dans un coin

avec, par-dessus, un petit tabouret en plastique. Tout l'univers dans lequel on l'a jetée brutalement.

Elle se colle à nouveau, dos contre la porte de métal, car instinctivement elle craint les insectes qui pourraient courir contre les murs et qu'elle ne voit pas, mais ses jambes la trahissent et elle se retrouve assise sur le sol, ses bras entourant ses genoux. La vague glacée qui l'a saisie à sa descente des marches se transforme soudain en une vague de rage qui monte de ses tripes comme un feu, envahit sa poitrine et éclate en cris monstrueux qui résonnent entre les murs de la cellule.

Le visage déformé, crispé, les poings levés, tout son corps rigidifié, Lina hurle et hurle encore.

Elle ne sait plus qui elle est, où elle est, ce qu'elle fait. Elle n'est plus qu'un énorme cri de haine.

Une déferlante qui la submerge et la brise.

La porte s'ouvre soudain, poussant Lina complètement recroquevillée sur le sol, et une violente lumière éclaire le petit espace de la cellule. La forme noire, presque aussi large que haute, où seule une fente laisse apparaître les yeux, comme deux billes de charbon, lance un gobelet d'eau froide sur le visage de Lina, dépose une gamelle d'eau sur le sol et crie :

- Tais-toi ou je te pique !

La lumière s'éteint et les cris, les sanglots vont continuer jusqu'à vider tout le corps de Lina de sa substance, de sa vie.

Une violente lumière tombe soudain du plafond et colle Lina au sol tel, un insecte surpris. La porte s'ouvre et très vite une gamelle glisse sur le sol. La lumière s'éteint et un faible rayon de l'ouverture extérieure tombe sur le métal du récipient glissé par la gardienne. Lina goûte une des galettes fourrées de pois chiche, mais la repose. Sa gorge est en feu. Elle a trop crié et pleuré, rien ne passe. Elle apprendra cependant qu'il faut manger et boire très vite ce qui est distribué, car quelques minutes plus tard la gardienne récupère les gamelles et ne reviendra plus de la journée.

Dans le noir presque total de la nuit tombée rapidement, Lina sombre dans le cauchemar de sa détresse. Elle tire instinctivement sur elle un peu de tissu nauséabond mais le repousse aussitôt écoeurée par l'odeur de crasse.

Depuis combien d'heures dort-elle ? Elle ne sait pas. On lui a enlevé sa montre. La violente ampoule grillagée de sa cellule s'allume à intervalles réguliers et la réveille, hagarde. Le guichet de la porte de fer s'ouvre et une voix masculine autoritaire crie :

- Debout ! Comment tu t'appelles ?**
- Lina.**

Le guichet se referme, la lumière s'éteint.

Les premières lueurs de l'aube trouvent Lina assise par terre, le dos à la porte, les bras ballants, la bouche asséchée et ouverte laissant passer un souffle bruyant et court. Le nombre de fois où le guichet s'est ouvert pendant la nuit et que son nom a été hurlé, elle l'ignore. Elle n'est plus qu'un pantin, un zombie. Lumière, guichet.... guichet, lumière. Les heures se suivent à ce rythme, avec pour tout intermède, une fois dans la journée, l'échange du saut d'aisance et la distribution des gamelles avec les galettes au pois chiche et l'eau.

Du fond de son corps rompu par la détresse, l'énergie se condense dans le cerveau de Lina qui peu à peu essaie de penser.

Elle est avocate. Elle va le crier à la prochaine ouverture du guichet de sa porte. Elle connaît ses droits. Elle veut se montrer ferme et elle suppose, d'après son transfert de la nuit, qu'elle se trouve dans la prison pour femmes. Désignée, à plusieurs reprises comme avocate d'office pour défendre des détenues, elle a eu l'occasion, dans la pratique de son métier, de visiter des prisonnières. Certaines lui racontent leurs conditions de détention. Cellules surpeuplées, nourriture médiocre, hygiène précaire, deux promenades hebdomadaires dans une cour intérieure qui concentre la chaleur, dont une le vendredi avec prière obligatoire et sous bonne surveillance. Même si les prisonnières se chamaillent, se battent parfois entre elles, elles ne sont pas isolées. A six ou huit dans la même cellule, elles arrivent à se soutenir moralement, à partager le peu qui leur parvient de l'extérieur. Les semaines, les mois s'ajoutent les uns aux autres dans l'attente d'un jugement et d'une sentence souvent redoutée : la compagne de cellule qu'on vient chercher un beau matin et qui ne revient jamais. Sa place sera occupée par le transfert d'une femme d'une autre cellule, afin d'éviter des complicités et des éventuels liens avec l'extérieur. A chaque nouvelle arrivante, les codétenues se posent la même question : cette femme est-elle une « observatrice » placée dans

leur cellule ? Va-t-elle essayer d'obtenir des avantages en racontant ou inventant des situations vécues par d'autres détenues ? Cette suspicion pourrit les rapports des femmes entre elles et leur sape le moral, d'où les querelles et les criailleries incessantes qui règnent dans leur trop petit espace. Lina dans son sous-sol regarde autour d'elle avec une intense interrogation. Les cellules qu'elle a entrevues ont des fenêtres, certes avec des barreaux, mais des fenêtres.

Même elle, dans le cadre de sa fonction, ne connaissait pas l'étage où elle se trouve, pratiquement sous terre.

La chaleur extérieure de ce mois juillet qui atteint 40° ne la réchauffe pas. Bien au contraire, les conditions de son incarcération la gardent frissonnante.

Elle n'a pas tué, pas volé, elle travaille correctement.

Elle sait que n'importe quelle personne peut faire l'objet de délation dans ce pays, mais ne trouve pas de cause dans sa vie passée ayant pu provoquer une dénonciation. Qui peut lui en vouloir ? Qu'a-t-elle fait ?

Elle concentre ses forces et ramasse ses énergies. Elle veut faire valoir ses droits en toute légalité.

Ses arguments commencent à se mettre en place. Elle sortira de ce trou.

Lumière, guichet....

- **Comment tu t'appelles ?**
- **Lina, je suis avocate, je veux voir le directeur ! crie-t-elle.**

Guichet, lumière... Le fantôme noir est déjà loin.

Combien d'occasions aura-t-elle d'obtenir un signe, une réaction de la gardienne de jour et du gardien de nuit, à chacun de leurs passages ? Elle ne sait plus. Elle essaie de se remémorer le nombre de fois où elle a reçu une portion de galettes.

Elle a été arrêtée mardi en fin de journée. Seulement trois jours qu'elle est dans ce trou. Elle en perd toute son énergie au point qu'elle demande de plus en plus faiblement à parler à quelqu'un.

Lina n'ose pas solliciter un entretien avec une ou un confrère, ignorant la cause exacte de son arrestation, car elle ne veut impliquer personne dans sa sombre situation. Et même si le message parvient à la personne souhaitée, celle-ci y répondrait-

elle ? Certainement pas. Elle ferait en sorte de ne pas connaître Lina et ignorerait la requête.

Pour la première fois, quelques bruits de l'extérieur parviennent soudain jusqu'à Lina. Elle colle son visage contre le grillage qui l'empêche d'aller jusqu'aux barreaux du soupirail et crie :

- Il y a quelqu'un ? Il y a quelqu'un ? Son cœur s'affole.**
- Je suis Lina, je veux voir un avocat. Répondez s.v.p.**

Mais le bruit des voix reste confus s'atténuant encore au fil des minutes pour se terminer par l'appel à la prière de l'Imam. Les petits groupes de prisonnières vont se succéder jusqu'au coucher du soleil ; promenade dans la cour et prière du vendredi. Lina connaît le règlement de la prison qui doit respecter la confession des personnes incarcérées, mais le directeur, pour faciliter la tâche des gardiens, fait en sorte qu'à l'une des promenades autorisées soit associée l'obligation de la prière du vendredi.

Le soir tombe, les derniers échos de la vie extérieure sont loin et une brise soudaine envoie une fine poussière dans la cellule de Lina, signe du monde extérieur foulé par d'autres humains ? Lina se sent moins seule.

A maintes reprises, elle a traversé cette cour d'un pas assuré lors de ses visites à la prison et elle essaie de se remémorer ce qu'elle voyait à ce moment-là. Mais il est vrai, que ses pensées toujours

absorbées par l'entrevue à venir, elle n'accordait aucun regard à l'environnement habituel d'un bâtiment oriental : une cour dallée entourée de quatre hauts murs. Aux étages les fenêtres, à

barreaux serrés, donnent sur d'étroits passages soutenus par des piliers. Pour la première fois Lina met en place tous ces détails dans sa tête. Elle se concentre sur ce décor restitué, mais n'arrive à aucun moment à repérer le ou les soupiraux laissant suspecter des cellules en sous-sol et aucune des prisonnières visitées ne lui en a parlé.

Assise sur son petit tabouret en plastique, dos contre la porte de fer, Lina, à peine apaisée par les sons perçus l'après-midi, se sent submergée par l'impuissance. Son corps engourdi s'est imbibé de l'odeur nauséabonde qui règne dans sa cellule et elle est là, pétrifiée faisant presque corps avec les murs. Elle a toujours été une femme forte, de commandement même, imposant ses décisions sans grand

état d'âme, sûre d'avoir raison et sans vraiment se poser de questions sur le ressenti de ses interlocuteurs ou de leur famille.

Après ces trois journées et nuits où toute sa révolte a vidé ses tripes, Lina bascule dans un autre monde, dans le monde où simplement parler avec quelqu'un, partager un simple fait du quotidien lui semble un espoir de vie. Lumière, Guichet..... Guichet, Lumière : comment tu t'appelles ? Ces mots rythment les 24 h. de Lina.

Déjà 35 ° à l'ombre, en cette matinée de début juillet, il y a dix ans déjà.

Lina monte péniblement les marches du Palais de Justice, sa robe d'avocate sur un bras et sa lourde serviette à son autre main. Sa silhouette tassée et lourde, ses cheveux gris coiffés en chignon lui donne un air de femme sans âge.

Elle pense à sa plaidoirie, qui, une fois terminée, lui laissera un mois de répit pour retrouver l'énergie dont elle a besoin pour continuer sa vie. Quatre semaines déjà que son mari décédait d'une crise cardiaque en prison où il était incarcéré pour malversation. Elle avait essayé d'obtenir l'aide de confrères du barreau pour le libérer, mais son mari, elle et leurs quatre enfants faisaient partie de cette minorité chrétienne qui, bien qu'acceptée en Syrie, n'en est pas moins mise à l'index, critiquée, souvent enviée.

Depuis quelques années, l'influence plus dure de l'islam creuse un fossé entre les différentes confessions qui jusqu'alors vivaient dans une relative harmonie.

Le tribunal, régi par des lois islamiques, durcit encore ses jugements vis-à-vis de la confession chrétienne. Une très grosse caution et des émoluments élevés versés à ses défenseurs, auraient peut-être influencé la sentence condamnant son époux. Mais les fonds étaient impossibles à trouver, aussi la pression psychologique de la condamnation et le déshonneur qui guettait toute la famille avaient sans doute eu raison de la résistance physique et mentale du prisonnier.

Quant à Lina qui, depuis plus de quinze ans, travaille dur pour se faire une place au sein de cette cour de justice damascène, elle

courait le risque de perdre toute sa crédibilité, si son mari avait été condamné à une lourde peine.

Pendant des années, seules les causes « d'avocat d'office » lui ont été attribuées. A 45 ans, son travail sérieux commence à porter ses fruits et sa clientèle s'étoffe.

Le décès subit de son mari sauve Lina et ses enfants du déshonneur, mais elle a besoin d'un peu de temps pour reprendre pied.

Mariée à 35 ans, suite à un arrangement entre les deux familles, Lina avait accepté de s'unir pour le meilleur et pour le pire, à un homme riche, de quinze ans son aîné.

La famille modeste mais ambitieuse de Lina voulait tirer profit des études réussies par une des leurs, aussi les clauses du contrat de mariage furent-elles rédigées en conséquence.

En plus d'une grosse dot versée à la famille de Lina, son époux s'engagea au financement de l'établissement de son cabinet d'avocate, ainsi son statut de femme mariée et sa plaque professionnelle lui assuraient une reconnaissance définitive, tremplin à son ambition. Elle était certaine d'avancer à grands pas. Elle serait riche ! De notoriété reconnue ! Elle ferait tout pour ça !

Son époux, en bon oriental, veut des enfants. Chaque grossesse est négociée et Lina reçoit des biens supplémentaires. Ainsi quatre enfants, deux garçons et deux filles lui accordent des parts d'influence sur les biens familiaux. Son cinquième enfant, en fin de compte, est son mari. Macho, instable dans les activités qu'il commence et abandonne peu après, souvent à la limite de la légalité, son but vise l'argent et une façade de réussite respectable....

A deux ou trois reprises, il franchit, dans une espèce d'inconscience fataliste, les limites autorisées sans se faire prendre. Le dernier coup de « poker » joué pour gagner « trop » d'argent fait cependant basculer sa chance et l'application durcie de la loi n'a pas permis de recours.

La mort de son mari, après quatorze années de vie compliquée, permet à Lina de sauver les apparences, de prendre le contrôle de la part de l'héritage de ses enfants, d'influencer les décisions de sa belle-famille en sachant exiger le maximum pour elle-même sous couvert de la loi. Toutes ces manœuvres juridiques ne laissent

guère de place au chagrin. Elle veut profiter de ce mois de vacances judiciaires pour mettre en place son programme des dix prochaines années.

Pour ses quatre enfants, deux filles et deux garçons de cinq à douze ans, Lina projette d'investir leur part d'héritage dans les études, car de leurs réussites dépend sa garantie de soutien dans sa vieillesse.

Lina, issue elle-même d'une famille chrétienne modeste, a été la seule à suivre des études. Son brevet d'avocate en poche, elle a travaillé sur les dossiers que lui a confiés la justice d'obédience musulmane, à peine assouplie par une politique dite « progressiste ». Pendant dix ans, aidant mère, frères et sœurs, son cursus professionnel ne progresse guère et risque fort de stagner encore longtemps. La majorité du barreau, si elle tolère les autres confessions, ne va pas soutenir l'avancement d'une confrère chrétienne. De plus, pour installer un cabinet, il faut de l'argent ainsi qu'une reconnaissance de respectabilité. A presque 35 ans, la meilleure solution se trouve être le mariage.

La mère de Lina dresse campagne. Comme dans le cadre des communautés religieuses les situations financières des différentes familles sont souvent connues, elle négocie en parfaite connaissance de cause, vendant les connaissances de sa fille au plus offrant.

C'est ainsi que Lina et sa mère passent contrat avec une famille honorable de la ville, dont le dernier fils d'une cinquantaine d'années, bien nanti, n'est pas encore marié. Il travaille dans le commerce, il est célibataire et vit chez sa mère, l'indépendance personnelle étant considérée hors-normes.

Lina, en femme ambitieuse, mais soumise aussi aux volontés maternelles, accepte de s'unir à cet homme. Et si le contrat lui garantit l'installation de son cabinet d'avocate, de nombreux autres biens ainsi que le versement d'une grosse somme pour sa mère, son mari quant à lui a ses exigences : la garantie d'une descendance.

En Syrie, la famille-clanique joue un grand rôle et l'orgueil de la maintenir prévaut sur les autres facteurs. On est prêt à payer cher pour garder ces apparences, tout en enfermant l'espoir d'un esprit d'ouverture et d'épanouissement.

Un mariage somptueux qui accorde à Lina le statut d'honorabilité, des biens immobiliers ou en espèces attribués à chaque nouvelle naissance, la laisse dans la situation d'une femme veuve et aisée acceptée par la Société damascène.

Elle a cohabité avec son mari, essayant au mieux de satisfaire ses exigences de machiste, mais au fil des ans ce désir de « bien faire » a disparu. Elle n'a pas l'instinct maternel. Ses enfants sont là pour remplir les clauses du contrat de mariage exigées par son mari. Bien qu'aidée dans sa charge de sa mère, Lina devient de plus en plus nerveuse et irritable et, à presque 50 ans, supporte très mal cet environnement familial, entrave à l'ambition de réussite professionnelle qu'elle a toujours voulue.

Mais maintenant, en tant que veuve, avec en outre la charge d'élever deux fils, ce nouvel état lui confère le libre arbitre de son futur et sert ses ambitions. A contrecœur, elle a obéi à son mari jusqu'à son veuvage, mais rien désormais ne va l'empêcher de faire plier à son tour toute personne utile à « sa » cause. Elle s'en fait la promesse. Aussi le temps du deuil coule sur elle comme un voile gris vite emporté par le tourbillon de ses pensées dirigées vers l'avenir.

Si elle se conforme aux rites funéraires et aux longues visites de condoléances, c'est avant tout pour garder et confirmer son image d'honorabilité et le respect que ses enfants lui devront toute leur vie. Lina pendant toutes ces années a obéi à sa mère, à son pays, à son mari et à sa belle-famille. Désormais, seul va compter son serment d'avocate et ce qu'elle va pouvoir en retirer.

Elle est habile dans l'interprétation du Code civil appliqué au cadre rigide en vigueur dans son pays et cela jusque dans les moindres détails. Surveillance de tout et de tous, délation, corruption, orgueil blessé, divorces, successions compliquées. De ces situations de tous les jours, sortent des interventions judiciaires poussées au paroxysme. De la mégalomanie issue d'une fierté blessée, chaque partie défenderesse en tire et sait en tirer un profit plus que fructueux. Pour la famille-tribu la perte de ses biens a peu d'importance en regard de l'orgueil blessé de l'un de ses membres.

Ces fêtes judiciaires de l'été qui suivent son veuvage, ajoutées à son temps de deuil, sont les derniers instants où Lina accepte de paraître en femme soumise à toutes les contraintes claniques séculaires. Ses connaissances professionnelles, l'expérience d'un mariage de raison profitable la plaçant au centre d'une famille

respectable et ses enfants, sont les révélateurs de la force qui monte en elle.

La mort subite de son mari a levé les angoisses de toute la famille craignant une condamnation infamante qui aurait rejailli sur eux et exclu Lina de toute activité publique. Les regards des amis qui se sont détournés pendant l'incarcération de son conjoint se sont à nouveau remplis de compassion. Les conseils plus ou moins bien intentionnés pleuvent.

Cette estime retrouvée la conforte dans son âme de chef. Dès sa jeunesse Lina utilise tout ce qui peut servir ses ambitions. Sa modeste situation familiale ne la place pas dans le cercle des notables pour entrer au barreau. Souvent désignée comme « Avocate d'office », elle a du mal pendant de nombreuses années, à décrocher une affaire valable. Elle n'a pas de cabinet et les rétributions versées par l'Etat sont modestes.

Elle a voulu que son mariage soit le tremplin de sa réussite, mais les contraintes d'une vie commune difficile vont presque la briser accumulant rancune et haine dans son cœur. Tout ce passé renforce encore sa détermination à s'approprier le maximum des biens de son ex-mari et de sa famille.

Lumière, Guichet.....

- **Debout, comment tu t'appelles ?**
- **Lina, je veux, je veux....**

Guichet, Lumière.....

Lina titube en essayant de faire quelques pas dans sa cellule, son corps engourdi, tendant les bras pour ne pas se cogner aux murs. Son esprit a enregistré peu à peu l'espace dans lequel elle est enfermée et en glissant ses pieds sur le sol, elle retrouve son saut d'aisance sans le renverser.

Par chance, la maigre nourriture et la portion d'eau qui lui sont attribuées ne la contraignent pas à l'utiliser souvent. Lina se retrouve dos contre la porte, massant ses bras et ses jambes ankylosés ; se laissant glisser sur son tabouret, elle reprend le cours de ses pensées. Elle veut comprendre pourquoi elle est là.

Du fond de sa profonde détresse, elle se souvient des dispositions qu'elle a prises au décès de son mari ; tout ce à quoi elle a dû faire face, peut-être un peu hâtivement.

Son premier souci est d'éloigner Sarah, sa fille aînée, bientôt treize ans. Cette adolescente fantasque, souvent arrogante, critique envers sa mère, a très jeune ressenti la discorde entre ses parents, car proche d'un père qui l'a toujours favorisée. Une ombrageuse colère l'a saisie à l'emprisonnement de son papa, car elle ne comprend pas pourquoi « l'avocate » n'a pas réussi à le sortir de prison. Le décès la laisse brisée, plus seule que ses deux frères de neuf ans et onze ans, jeunes garçons assez insoucians, profitant déjà de leur statut masculin pour obtenir ce qu'ils veulent de leur mère. Il y a Farida, encore dans la petite enfance, le plus souvent sous la houlette des grand'mères.

Sarah a une marraine française, ancienne maîtresse de son père. Et si Lina a eu de la peine à accepter la situation lors du baptême et des quelques visites qui suivirent, elle va lui écrire et la mettre devant les obligations acceptées treize ans plus tôt.

Lina n'aime pas l'Occident et encore moins les occidentales qu'elle juge décadentes, mais elle veut mettre à profit l'occasion d'éloigner sa fille. Une autre éducation, une autre culture seront certainement la solution pour canaliser ce caractère rebelle et elle ne supporte plus le regard accusateur de l'adolescente.

La bourgeoisie damascène accrédi tera pleinement Lina dans son rôle de mère attentive si elle envoie sa fille étudier à l'étranger, ce qui peut favoriser des contacts utiles..... pour sa vie d'adulte.

Pour ses deux fils, elle a de l'ambition. Ils sont son orgueil, sa garantie de soutien dans sa vieillesse. Son nouvel état-civil de veuve va l'aider à solliciter un appui auprès de confrères du barreau pour ouvrir les portes d'un internat haut de gamme où ses fils seront éduqués avec un enseignement diversifié, non encore dispensé dans les écoles de l'Etat. Elle sait qu'elle devra payer les services sollicités, mais elle est prête à le faire. Ces futurs moyens le lui permettront.

Son programme défini, il lui reste deux mois pour le réaliser avant la rentrée des classes. Son visage sévère, qu'on peut supposer refléter la tristesse, cache sa jubilation de prendre en mains la « tête » de la famille-clanique.

Plus personne n'a d'autorité sur elle, hors son travail. Au fond d'elle-même, Lina se fait la promesse de ne plus jamais dire « oui » si elle ne le veut pas.

Prêtre et amis écourtent de plus en plus leurs visites de soutien qui suivent le deuil, Lina prétextant le manque de temps pour ne les recevoir que quelques minutes.

Enfermée dans son bureau, elle réunit dans un premier temps toutes les pièces qui lui reconnaissent argent et droits officiels sur les biens de son mari. Elle décide d'exiger de sa belle-famille des dommages pour tort moral, invoquant l'insuffisance de renseignements donnés lors du contrat de mariage et les revendications matérielles qu'elle engage contre sa belle-famille ne seront qu'une plaidoirie de plus pour Lina. Aucun lien affectif rétrospectif ne la freine à s'immiscer dans les détails d'une fortune familiale, dont un mari macho, cependant un peu naïf, a soulevé le voile.

Elle recherche aussi l'adresse de l'ex-maîtresse de son mari. Cette Française, contre laquelle elle garde une profonde rancune. Lina profite de son veuvage pour solliciter un soutien de cette personne pour sa fille. Pour faciliter ses démarches, elle sollicite l'assistance de son ancienne amie de faculté, Sophie, qui connaît bien le français. Sophie comprend très vite ce que Lina désire. Elle connaît sa détermination, mais aussi les ressentiments qu'elle garde vis-à-vis des personnes qui la blessent. Sophie s'inquiète de la décision arbitraire que prend Lina d'envoyer sa fille en Europe, alors qu'elle est en pleine adolescence, susceptible, repliée sur elle-même et subissant de plein fouet le décès de son père.

- **Tu dois prendre du temps, dit Sophie, lui parler, la préparer à partir, lui présenter le côté positif de ta décision. Connais-tu suffisamment la (ou les) personne(s) et le lieu où tu l'envoies ? Si elle part, cela va être extrêmement difficile pour elle de s'adapter. Elle entrera dans un monde complètement inconnu que tu n'apprécies déjà pas toi-même.**
- **Ecoute, tu annonces déjà le décès d'Hassan à cette dame et tu lui dis qu'il a toujours voulu que sa fille étudie en Europe.**
- **Mon mari avait le sens du relationnel « utile » comme il disait, en couverture de ses actes douteux, et je veux au moins bénéficier, post mortem, des circonstances douloureuses que j'ai dû surmonter. Je ne change pas d'avis pour Sarah. Depuis**

l'arrestation de son père, elle m'impose son regard accusateur et rien ne viendra modifier son opinion. Rien !

- **Elle est têtue, un peu comme toi, dit Sophie, essayant de détendre l'atmosphère !**

Lina regarde son amie d'un œil noir et répond rudement : Sarah ne se rend même pas compte que la fatalité de cette mort nous permet de continuer une vie normale et digne.

- **Mais que va-t-il lui arriver sur le plan affectif ? dit Sophie. Séparée de son école, de sa famille, de ses amis ? Tu penses à ça ? Elle connaît peu le français. Laisse-lui du temps !**
- **Téléphone à cette personne de ma part. Elle nous connaît tous. Je compte sur toi et selon sa réponse je parlerai à Sarah. De toute façon, je suis obligée pour un ou deux ans de la placer en internat pour la sortir d'ici. Il faut qu'elle mûrisse un peu, hors de ce que nous avons vécu son père et moi. Elle connaît sa marraine, ce qui est un gros avantage, et elle peut revenir pour des vacances.**
- **Je vais le faire pour toi, dit Sophie, mais en même temps je suis triste de ta décision. Vous pourriez vous aider mutuellement. Ce n'est plus une gamine.**
- **Non, ce sera la guerre entre nous et j'ai besoin de toute mon énergie pour réussir.**

Avant d'appeler en France, Sophie espère dans le fonds de son cœur que le départ de Sarah ne sera pas possible, sa marraine refusant d'héberger la jeune fille.

Une voix dynamique répond au téléphone. Sophie se présente et aussitôt la voix lui répond :

- **Oui, je sais ce qui est arrivé à Hassan. Des amis communs m'ont avisée. Je suis très triste pour toute la famille mais comme je ne parle pas arabe, je n'ai pas téléphoné, mais envoyé une lettre de condoléances. Je suppose qu'elle n'est pas encore arrivée. Le message est destiné avant tout à Sarah. Je suis sa marraine, vous savez, et je lui propose mon affection et mon soutien, si nécessaire. Hassan adorait sa fille. Elle lui ressemble physiquement et aussi de caractère. Embrassez-la bien fort de ma part.**

- **Madame, s.v.p., dit Sophie, Lina, la maman de Sarah, me prie de vous demander si vous accepteriez d'accueillir Sarah chez vous en France pour quelque temps. Elle pourrait suivre des cours de français et être inscrite dans un lycée. C'est une jeune fille**

intelligente, mais le décès de son père la perturbe. Elle a besoin d'aide.

- J'ai toujours supposé la situation affective du couple très compliquée, et je connaissais les souhaits d'Hassan pour sa fille aînée. J'en parle ce soir à ma famille et nous allons y réfléchir. Rappelez-moi dans deux jours, les choses seront plus claires.

Sans attendre, Lina, avec une pointe d'inquiétude, explique à sa fille les démarches entreprises. Sarah, alors, regarde sa mère, plante ses deux yeux noirs dans les yeux de sa mère et répond :

- Je partirai. Papa m'a toujours dit que j'étudierai en France lorsque je serai grande. Elle se détourne et sort de la pièce sans ajouter un mot.**

Lina reste figée, malgré toute la maîtrise qu'elle a d'elle-même. Peut-être, dans l'attitude de sa fille, se rend-elle compte, pour la première fois, de la distance affective qui la séparait de son mari.

Un sentiment glacial l'envahit et renforce son projet de placer ses trois aînés : sa fille en France et ses deux fils en internat dans le pays.

Deux jours plus tard, la marraine de Sarah et sa famille acceptent d'accueillir la jeune fille, en espérant que ce changement de vie complet l'aidera. Sophie, avec gêne, explique que Sarah ne veut pas que sa mère l'accompagne en France.

- Ne vous faites aucun souci. J'irai la chercher à l'aéroport. Vous avez des vols directs. Il lui faut un passeport avec un visa pour la France et m'envoyer une autorisation écrite et signée de sa maman pour que je puisse la réceptionner. De mon côté, je vais faire le nécessaire auprès de l'Ambassade pour confirmer l'invitation et la prise en charge de Sarah. C'est avec joie que nous l'attendons et nous ferons le maximum, mais ce sera difficile pour elle. Tenez-moi au courant de l'avancement des démarches.**

Sarah accepte la décision sans émotion apparente, comme si de tout temps elle avait programmé son destin dans son esprit. A l'école, elle dit à sa meilleure amie, simplement et sans joie:

- Je pars pour l'Europe, étudier comme mon père avait prévu.**
- Quelle chance tu as !**
- Je ne sais pas si j'ai de la chance.**

Le voile gris de sa douleur ne se soulève pas encore.

Comme une traînée de poudre la nouvelle fait le tour de la classe, du collège tout entier.

« Sarah part pour l'Europe, tu sais Sarah part pour l'Europe.... »

Les plus grandes élèves, dont c'est le rêve ou l'ambition harcèlent Sarah.

- **Tu vas où ? Chez qui ? À quelle école ?**
- **Je ne sais pas encore. Je vais chez ma marraine à Paris, je crois, répond-elle, sans un sourire. Mon père est mort et il me disait toujours que j'étudierais en France.**

Les enseignantes, elles-mêmes, espèrent qu'à travers cette élève intelligente et douée, leur enseignement sera reconnu.

Sarah, comme un zombie, n'a pas de réaction. Sa peine enserme son cœur d'une carapace qu'aucune émotion ne peut percer.

Que lui dire pour que son regard, son visage, ses lèvres ébauchent un sourire et la rendent à la vie ?

Morte, Sarah est morte en même temps que ce papa qu'elle n'a pas revu depuis son emprisonnement. Personne, pas même sa mère, ne lui a expliqué le motif de cette incarcération. Il faut cacher les choses à tout prix, cacher la honte qui peut rejaillir sur la famille. Seul le silence les protège, mais en même temps c'est un étau qui broie la famille clanique entière.

Lina prépare avec soin les trousseaux de ses fils, achète les uniformes requis pour entrer à l'Internat. Grâce à ses relations, Lina a pu inscrire les deux garçons dans le même établissement de niveau supérieur. Ils bénéficieront de sport et de loisirs. Ainsi le rêve de Lina pour ses fils s'exauce et elle pourra les revoir souvent. D'autre part, cette orientation bien encadrée les éloigne des nouvelles tendances de cette jeunesse fascinée par les communications toujours plus faciles avec l'Occident.

Sarah obtient son visa pour un an d'étude en France. Elle n'a pas besoin d'uniforme scolaire. Elle ne sait pas encore dans quelle école ou quel cours elle va étudier. Elle demande à sa mère l'autorisation d'emporter les derniers bijoux qu'elle a reçus de son papa, trésor dont toute jeune fille orientale ne se sépare jamais. Elle laisse derrière elle toute son enfance, ses livres, ses jeux et même ses

rêves de fillette où elle se voyait en princesse dans les yeux de son père.

Plus le jour de son départ pour la France approche, plus ses pensées se concentrent sur l'entrée dans l'inconnu et son cœur se serre, mais sa froide détermination la rend rigide et insensible aux yeux de son entourage et marque déjà l'éloignement d'avec sa famille. Seule sa petite sœur trouve grâce à ses yeux. Sarah est une seconde maman pour Farida et toute l'affection que Sarah refoule se reporte sur Farida. Tendresse, baisers, complicité uniront sans doute à jamais ces deux fillettes syriennes que les circonstances séparent.

Sarah quitte son pays et le soleil d'arrière automne pour trouver un début d'hiver européen avec ses pluies, ses brumes, un soleil rare qui ne réchauffe rien, ni personne.

Les garçons, en internat, sont fiers de leur nouvelle vie et de leurs nouveaux copains. Ils sont les fils d'une riche veuve ambitieuse qui va prendre toutes les dispositions pour qu'ils réussissent. Lina peut se le permettre. Toutes les démarches juridiques qu'elle a entreprises ont abouti en sa faveur. Non seulement elle gère les biens de son défunt mari, mais une grosse somme lui est attribuée en contrepartie du tort moral qu'elle a su très adroitement présenter. La famille clanique désire que tout redevienne lisse et conforme aussi vite que possible pour se prémunir et protéger la descendance. Aucune voix ne s'est élevée contre les revendications de Lina. Elle gagne sur toute la ligne et sa victoire conforte son ambition.

Lumière, Guichet.....

- **Debout, comment tu t'appelles ?**
- **Lina. S.V.P. je dois parler..... à quelqu'un.**

Guichet, Lumière.

Le fantôme noir a disparu et le claquement sec de la seule ouverture qui la relie au monde fait encore écho dans le corps de Lina.

Pourquoi est-elle au secret ?

Depuis combien de jours ?

Ses repères espace-temps deviennent de plus en plus flous.

A part quelques rares moments où elle se permet de s'allonger sur les coussins et couvertures crasseux contre un mur de sa cellule,

elle a l'impression de ne faire plus qu'un, assise sur son tabouret en plastique, avec la porte de fer qui la sépare du couloir.

Elle se sent sale de partout. Corps, âme, vêtements, imbibés de l'odeur pourrie de sa cellule.

Dans ce silence noir l'ouïe s'affine et Lina entend faiblement la litanie des prières du vendredi.

Est-ce une illusion ? Ces intonations assourdies, elle les a déjà entendues, mais quand ? Elle retient son souffle. Oui, il y a une semaine ! Ainsi cela fait dix jours qu'elle est enfermée.

Ses mains s'accrochent au grillage qui la sépare des barreaux du vasistas et elle crie de toutes ses forces.

- **Je suis Lina, vous m'entendez ? Je veux parler à quelqu'un. Je veux parler à quelqu'un.**

Mais la nuit tombe ; seules la chaleur et un peu de poussière refluent dans sa cellule et ses mains se sont agrippées si fort au grillage qu'elles sont striées de bleu, de rouge et de noir.

Les sanglots et les tremblements qui vont l'accompagner pratiquement toute la nuit la laissent, au petit matin, inerte sur le sol, les bras en croix, le souffle rauque.

Lumière, Guichet.....

- **Debout, comment tu t'appelles ?**
- **Debout.....**

Mais Lina est trop loin. Elle flotte. Elle ne comprend pas. Elle n'entend pas.

Le guichet claque. Peu après la porte de fer s'ouvre et deux silhouettes noires s'approchent avec précaution de la forme immobile qui n'a de vivant que ce souffle rauque qui sort de sa bouche ouverte.

- **Lina, réveille-toi, mais réveille-toi donc. Tu nous entends ?**

Les deux gardiennes traînent Lina et l'appuient contre le mur. D'un coup, elle ouvre les yeux et s'agrippe aux deux femmes essayant de prononcer des mots. Sa voix est si cassée que seules les lèvres remuent, laissant passer quelques sons incompréhensibles.

- **Allez, debout Lina. On vient te chercher. Tu as de la visite au parloir. On te conduit à la douche, allez, lève-toi !**

Parloir. Douche. Des mots miracles !

Lina, jambes tremblantes, menottes aux mains, suit en sens inverse le long couloir qu'elle a parcouru dix jours auparavant sous sa cagoule.

- **Qui vient me voir ? essaie-t-elle de demander.**
- **Tu verras, ne pose pas de question. Nous on ne sait rien.**

Lina, avec peine, monte l'escalier aux marches hautes. Elle a l'impression de sortir d'un tombeau, corps et âme brisés, fantôme malodorant, mais une toute petite étincelle accélère les battements de son cœur.

Elle n'est pas complètement oubliée !

Quelle personne a le courage et l'audace de venir dans cette prison où elle est au secret ? Lina doit bien l'admettre. Elle est au secret !

Sous la surveillance des deux matrones, le corps de Lina renaît au contact de l'eau pratiquement froide et du savon.

- **Tu as deux minutes, Lina, dépêche-toi.**

Lina, dans une litanie accélérée, se murmure en elle-même, « mon Dieu, aidez-moi ».

Très vite, elle sèche son corps avec une serviette rêche mais propre et les vêtements qu'elle trouve à portée de mains sont propres aussi. Elle constate que ce sont des vêtements qui lui appartiennent. Donc, la personne qui vient la voir la connaît. Mon Dieu, aidez-moi. Son cœur se gonfle de plus en plus d'espoir. Elle enfle des savates, les mêmes que portent toutes les détenues et essaye de tirer ses cheveux en arrière avant que les deux matrones ne lui repassent les menottes.

C'est d'un pas plus assuré et le courage presque retrouvé qu'elle entre dans la petite pièce sans fenêtre qui sert de parloir. Le gros ventilateur ronronne, côté visiteur. L'intense lumière grillagée tombant du plafond ne laisse place à aucune ombre.

- **Tu as cinq minutes de visite autorisée, dit la gardienne en appuyant sur les épaules de Lina lorsqu'elle s'assoit sur le petit tabouret de fer fixé au sol, face aux barreaux serrés qui séparent la prisonnière de sa visiteuse. Pas plus !**
- **Lina, c'est moi, Sophie.**

- Sophie, c'est toi dit Lina, la voix cassée par son malheur. Comment as-tu appris que j'étais ici ? Dis-moi de quoi on m'accuse ? Qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce qui se passe ?
- Mais pourquoi as-tu la voix si rauque ?
- J'ai beaucoup pleuré. C'est tout. Instinctivement Lina ne veut pas expliquer où elle a passé ces dix derniers jours, car Sophie, comme Lina auparavant, n'est pas au courant de l'existence du sous-sol de la prison.
- C'est ta mère qui a essayé de te contacter chez toi, trois jours de suite sans résultat, explique Sophie. Elle m'a appelée pour savoir si tu étais en déplacement pour une affaire. Je ne savais rien. C'est en me renseignant un peu discrètement auprès d'un collègue qu'il m'a dit que tu avais été arrêtée.

Sophie tourne alors la paume de sa main grande ouverte en direction du regard de Lina qui déchiffre les deux phrases écrites au feutre noir : « je ne sais rien » - « tu ne sais rien ».

Lina approuve d'un clin d'œil. Toutes deux savent que c'est la formule, qui dans la pratique de leur fonction, incite à la plus grande prudence et à ne rien dire.

- Les cinq minutes sont passées, lance la gardienne en s'approchant de Lina.
- J'ai laissé une trousse de toilette pour toi à la gardienne. Ta famille va bien. Je reviendrai, dit encore très vite Sophie.

En récupérant son sac à main à la sortie de la prison, Sophie contrôle son contenu, car il a certainement été fouillé. Par prudence, elle n'a pris qu'un peu d'argent, dont elle a distribué une partie au portier et à la gardienne venue la chercher pour l'accompagner au parloir. Pas de bloc-notes et surtout pas de téléphone portable. Elle rend le laissez-passer visiteur que le portier lui a donné à son arrivée, mais n'ose pas demander les vêtements sales de Lina dans lesquels elle a été arrêtée. Elle les aurait lavés et rapportés. Elle essaiera une autre fois....

Cette visite l'a bouleversée et elle ne veut pas rentrer chez elle tout de suite. Elle demande au chauffeur de taxi de la laisser en ville et fait quelques pas pour entrer dans une église. Et là, dans la pénombre et l'odeur douceâtre de l'encens et des cierges, elle s'agenouille, couvre son visage de ses mains derrière lesquelles les larmes ruissellent. Son corps se fige en une longue action de grâce.